

La conscience et la vie
Henri Bergson (1859-1941)

Quand Bergson décide d'analyser la triple question de la conscience, de la vie et de leur rapport lui vient une angoisse qui marque une question vitale, alors que souvent il considère l'angoisse comme le corrélat affectif d'un faux problème. « D'où venons-nous ? Qui sommes-nous ? Où allons-nous ? Voilà des questions vitales » (remarquons qu'elles sont posées selon trois dimensions du temps).

Bergson critique les philosophies qui visent à étudier les mécanismes de notre pensée pour obtenir un instrument d'analyse "pertinente". C'est l'esprit critique de Kant qui est visé. Hegel, lui aussi, dénoncera un cercle vicieux dans la pensée kantienne, inhérente à la tentative pour critiquer l'instrument de la connaissance à partir de cet instrument même (la raison). Mais tandis que Hegel sort du cercle par une dialectique rationnelle, Bergson la brise par une intuition.

« On ne s'expliquerait pas l'attachement de tel ou tel philosophe à une méthode aussi étrange si elle n'avait pas le triple avantage de flatter son amour propre, de faciliter son travail, et de lui donner l'illusion de la connaissance définitive. » => « Combien serait préférable une philosophie plus modeste, qui irait tout droit à l'objet sans s'inquiéter des principes dont il paraît dépendre. » => elle prendrait son temps et, portés par une expérience de plus en plus vaste à des probabilités de plus en plus hautes, nous tendrions, comme à une limite, vers la certitude définitive.

En philosophie, la probabilité n'est plus une certitude par défaut. La certitude devenant au contraire la "limite" vers laquelle tend la probabilité à l'infini.

Bergson considère que « dans des régions diverses de l'expérience, je crois apercevoir des groupes différents de faits, dont chacun, sans nous donner la connaissance désirée, nous montre une direction où la trouver. Or c'est quelque chose que d'avoir une direction, et c'est beaucoup d'en avoir plusieurs. »

=> Nous possédons des lignes de fait, qui ne vont pas aussi loin qu'il faudrait ; chacune, prise à part, nous conduira à une conclusion simplement probable ; mais toutes ensemble, par leur convergence, nous mettront en présence d'une telle accumulation de probabilité que nous nous sentirons sur le chemin de la certitude

=> Idée d'une *évolution créatrice* d'une philosophie en collaboration : ce n'est plus une construction d'un penseur unique, mais comportera, appellera sans cesse des additions, des corrections, des retouches.

Mais qui dit esprit dit conscience : et qu'est-ce que la conscience ? Pour Bergson elle n'est pas définissable, car une définition parfaite ne s'applique pas à ce qui est de l'ordre et de l'espace. Il donne cependant quelques caractéristiques :

- Conscience signifie d'abord mémoire. « La mémoire est là, ou bien la conscience n'y est pas. » Une conscience sans mémoire s'oublie sans cesse, périt et renaît à chaque instant (c'est un esprit instantané, Leibniz). La conscience est durée, et il n'y aurait pas de durée sans acte, qu'il lui est pourtant intérieur, par lequel les moments successifs sont retenus, et prolongé les uns dans les autres. C'est cet acte avant tout que Bergson nomme mémoire.

- Mais toute conscience est anticipation de l'avenir. « L'attention est une attente, et il n'y a pas de conscience sans une certaine attention à la vie ». Si la conscience est mémoire il faut expliquer pourquoi tous ne sont pas présents (souvenir) à chaque instant plus que pourquoi de temps en temps certains lui reviennent. C'est l'attention à la vie qui intervient ici. => « Retenir ce qui n'est déjà plus, anticiper sur ce qui n'est pas encore, voilà donc la première fonction de la conscience. Il n'y aurait pas de présent sans elle (...) Il peut à la rigueur être conçu, il n'est jamais perçu (...) Ce que nous percevons en fait c'est une certaine épaisseur de durée qui se compose de deux parties : notre passé immédiat et notre avenir imminent. »

Qu'est-ce que la conscience est appelée à faire ? Jusqu'où le domaine de la conscience s'étend dans la nature ? Nous n'obtiendrons rien de rigoureux, car pour savoir de science exacte qu'un être est conscient, il faudrait coïncider avec lui, être lui. « Je pourrais être un automate ingénieusement construit par la nature ». Possible, même si peu probable. De la ressemblance externe on conclut, par analogie, à une similitude interne. Il y a une foule de cas où cette probabilité est assez haute pour égaler la certitude. Cherchons donc, en suivant le fil de l'analogie, pour voir jusqu'où la conscience s'étend et où elle s'arrête.

Schopenhauer voulait établir qu'un « être pensant, sans cerveau, c'est un être qui digère sans estomac. » Or l'amibe, organisme unicellulaire digère sans estomac. De même, la conscience est incontestablement liée au cerveau chez l'Homme : mais il ne suit pas de là qu'un cerveau soit indispensable à la conscience. » Plus on descend dans la série animale, plus les centres nerveux se simplifient jusqu'à ce que finalement les éléments nerveux disparaissent, noyés dans la masse d'un organisme moins différencié. Nous devons ne pas considérer qu'il en aille de même pour la conscience. Tout ce qui est vivant pourrait être conscient : en principe la conscience est coextensive à la vie (c'est-à-dire de même extension et non pas identique). Une bonne partie des analyses qui conduiront à cette seconde occurrence visent à comprendre pourquoi c'est seulement en droit, et non pas en fait que la conscience est coextensive à la vie.

- 1ere ligne de fait : référence à la mémoire et anticipation comme éléments de la conscience.

- 2ème ligne de fait : partout où il y a du temps, c'est-à-dire de la vie, il y a de la conscience.

Si conscience retient le passé et anticipe l'avenir, c'est précisément, sans doute parce qu'elle est appelée à effectuer un choix : pour choisir, il faut penser à ce qu'on pourra faire et se remémorer les conséquences, avantageuses ou nuisibles, de ce qu'on a déjà fait.

Si la conscience signifie choix il paraît vraisemblable que la conscience, originellement immanente à tout ce qui vit, s'endort là où il n'y a plus de mouvement spontané, et s'exalte quand la vie appuie vers l'activité. Chacun de nous en a fait l'expérience, quand nos actions cessent d'être spontanées et deviennent automatiques : la conscience s'en retire.

A contrario, quels sont les moments où notre conscience atteint le plus de vivacité ? Ce sont ces moments de crise intérieure, d'hésitations que nous sommes libres au plus haut degré. Conscience est synonyme de choix.

Pour Bergson, la matière est inertie, géométrie, nécessité. Mais avec la vie apparaît le mouvement imprévisible et libre. Dans un monde où tout le reste est déterminé, une zone d'indétermination l'entourne. Par exemple, de la masse protoplasmique la vie a pu apparaître via deux chemins : celui du monde animal (conscience éveillée) et celui du monde végétal (conscience endormie).

Conscience et matérialité sont comme des antagonistes qui adoptent un *modus vivendi* i.e. une manière de vivre ensemble, de coexister. La matière est nécessitée, la conscience est liberté, et la vie trouve un moyen de les réconcilier. La vie est la conscience lancée à travers la matière, qui se saisit de cette matière, qui est la nécessité même, et tend à y introduire la plus grande somme possible d'indétermination et de liberté.

Bergson distingue ce qu'il y a d'essentiel et d'accidentel dans le mouvement évolutif. Il écrit : deux choses seulement sont nécessaires :

- Une accumulation graduelle d'énergie.
- Une canalisation élastique de cette énergie dans des directions variables et indéterminables, au bout desquelles les actes sont libres.

Il s'agit pour la vie d'obtenir que la matière, par une opération lente et difficile, emmagasine une énergie de puissance qui deviendra tout d'un coup une énergie de mouvement (énergie potentielle et cinétique). En gros il y a dans la vie un effort pour greffer sur la nécessité des forces physiques, la plus grande somme possible d'indétermination. Cet effort ne suffit pas à créer suffisamment d'énergie pour aller au-delà du déterminisme physique. Il n'y a qu'un moyen de réussir c'est d'obtenir de la matière une telle accumulation d'énergie potentielle qu'il puisse à un moment donné, en faisant jouer un déclic, obtenir le travail dont il a besoin pour agir.

=> Cinquième ligne de fait : la vie est la liberté s'insérant dans la nécessité et la tournant à son profit.

Considérons maintenant la représentation qui précède l'acte et non plus l'action même. A quel signe reconnaissons-nous un Homme d'action ? Celui qui laisse sa marque sur les événements auxquelles la fortune le mêle. Plus grande est la proportion du passé qui tient dans son présent, plus lourde est la masse qu'il pousse dans l'avenir pour presser contre les éventualités qui se préparent : son action, semblable à une flèche, se décroche avec s'autant plus de force que sa représentation était tendue vers l'arrière. Or voyons comment notre conscience se comporte vis-à-vis de la matière qu'elle perçoit (non par la tension des morceaux du passé donc, mais les perceptions des morceaux du présent). Quand on ouvre les yeux une seconde puis qu'on les referme, la sensation de lumière qu'on éprouve, et qui tient dans un de nos moments, est la condensation d'une histoire extraordinairement longue qui se déroule depuis le monde extérieur. Notre conscience rate un grand nombre d'informations dans la lumière.

=> "Placée au confluent de la conscience et de la matière, la sensation condense dans la durée qui nous est propre, et qui caractérise notre conscience, des périodes immenses de ce que l'on pourrait appeler, par extension, la durée des choses" => si notre conscience fait cela n'est-ce pas pour que notre action domine les événements de la matière ? Supposons que la nécessité inhérente à la matière ne puisse être forcée, à chaque instant => comment fonctionnerait une conscience qui voudrait insérer une action libre dans un monde matériel. => "Ne devrions-nous pas attendre à trouver, entre sa durée et celle des choses, une telle différence de tension que d'innombrables instants du monde matériel pussent tenir dans un instant unique de la vie consciente, de sorte que l'action voulue, accomplie par la conscience en un de ces moments, pût se répartir sur un nombre énorme de moments de la matière et sommer ainsi en elle les indéterminations quasi infinitésimales que chacun d'entre eux se comporte ?"

=> La tension de durée d'un être conscient mesure précisément sa puissance d'agir, la quantité d'activité libre et créatrice qu'il faut introduire dans le monde.

=> "Que nous considérons l'acte décrété par la conscience, ou la perception qui la prépare, dans les deux cas la conscience nous apparaît comme une force qui s'insérerait dans la matière pour s'emparer d'elle et la tourner à son profit. "

<=> Matière \approx nécessité ; liberté \approx force ; vie \approx conscience.

La conscience opère par deux méthodes complémentaires :

- Par une action explosive qui libère en un instant, dans une direction choisie, une énergie que la matière a accumulée.
- Par un travail de contraction qui résume d'un mot l'immensité d'une histoire.

Résumons les lignes de fait :

- Rapports entre conscience, mémoire et anticipation (pages 4-8).
- La fonction du cerveau comme organe de choix (pages 8-10).
- Les rapports entre la plante et l'animal (pages 10-13).
- Les conditions physico-chimiques et psychologiques du mouvement animal (pages 11-13).
- La tension de durée (pages 15-17).

Les lignes de fait 3,4, et 5, viennent affirmer la même idée : la vie, ou conscience, est la liberté, ou une force, s'insérant dans la nécessité, ou dans la matière, et la tournant à son profit.

Bergson se pose ensuite des questions sur l'évolution de la vie : certains foraminifères, notamment, sont parfaitement adaptés aux conditions qui leur sont faites (puisqu'ils réussissent à vivre, sans trop avoir à se modifier, depuis plusieurs milliards d'années) => on peut affirmer qu'il y a autre chose, dans la vie, que la recherche de la pure adaptation, à savoir un élan vital, lequel la conduit à créer des formes qui, dès lors, peuvent être dites de plus en plus haut => il ne faut pas craindre que la poussée intérieure ait lancé la matière vivante le long d'une seule route. Parfois l'effort rencontre des résistances et se divise e chemin ou alors s'arrête net.

Quelle est la place de l'Homme dans la nature ? Quelle est sa différence de nature par rapport au reste de l'animalité ? Pour Bergson, l'Homme, du fait de sa constitution cérébrale, est capable non seulement de contracter de nouvelles habitudes, mais de digérer une habitude contre une autre habitude : cela lui permet de diviser pour régner.

Le double besoin de croître en nombre et en richesse par multiplication dans l'espace et par complication dans le temps. Enfin les deux instincts qui apparaissent avec la vie et qui seront plus tard les deux grands moteurs de l'activité humaine : l'amour et l'ambition => une force travail devant nous qui cherche à se libérer de ses entraves et à se dépasser elle-même, à donner d'abord ce qu'elle a et ensuite plus qu'elle n'a : comment définir autrement l'esprit ? Esprit et volonté sont presque une seule chose, une faculté créatrice. La puissance spirituelle est une force qui peut tirer d'elle-même plus qu'elle n'enferme en soi-même => la signification de la vie est d'y introduire la plus grande somme d'indétermination et de liberté => c'est en ce sens précis, non téléologique, que l'Homme est le terme de l'évolution.

Bergson se pose maintenant la question de la signification de la vie : quel intérêt y avait-il à forer le tunnel (entre la matière et la liberté) => une pensée est une continuité => confusion => c'est pour cela qu'il faut poser des mots sur nos pensées => la matière rend possible l'effort. La pensée n'est que pensée, le poème qui est rêvé ne coûte aucune peine => c'est la réalisation du poème en mots qui demande un effort. L'effort est pénible, mais il est précieux, car grâce à lui on tire de soi plus qu'il n'y avait, on s'est haussé au-dessus de soi-même. Cet effort nécessite de la matière, mais cela n'implique pas une stricte causalité => la vie aurait très bien pu se trouver prise au piège, incapable de se reprendre, et s'éteindra définitivement. La matière est à la fois l'obstacle, l'instrument et le stimulant.

La nature nous avertit par un signe précis que notre destination est atteinte. Ce signe est la joie (et non pas le plaisir). Pour une distinction entre les deux, voir *Durée et simultanéité* (1922). La joie annonce que la vie a réussi. Prenez des joies exceptionnelles comme celle du savant qui a découvert ou inventé => on tient à l'éloge et aux honneurs dans l'exacte mesure où l'on n'est pas sûr d'avoir réussi => il y a de la modestie dans le fond de la vanité <=> quand il se fait moraliste Bergson s'oppose aux morales pessimistes qui réduisent les actions humaines à des calculs d'amour propre. C'est pour cette raison que l'on cherche l'approbation.

Si donc, le triomphe de la vie est la création, dans tous les domaines, ne devons-nous pas supposer que la vie humaine a sa raison d'être dans une création qui peut, à la différence de celle de l'artiste ou du savant, se poursuivre à tout moment chez tous les Hommes : ***la création de soi par soi.***

Les grands Hommes de bien, plus particulièrement ceux qui sont révélateurs de vérités métaphysiques ont beau être au point culminant de l'évolution, ils sont au plus près des origines => pour percer le mystère des profondeurs il faut parfois viser les cimes. Le feu qui est au centre de la Terre n'apparaît qu'au sommet des volcans.

C'est à la vie sociale que l'évolution aboutit, comme si le besoin s'en était fait sentir depuis le début. La société, qui est la mise en commun des énergies individuelles, bénéficie des efforts de tous et rend à tous leurs efforts plus faciles => elle ne peut subsister que si elle le laisse faire : exigences opposées, qu'il faut réconcilier. Chez l'insecte, seule la première condition est remplie (abeille et fourmi sont en état de somnambulisme et font indéfiniment le tour du même cercle. Seules les sociétés humaines tiennent fixés devant leurs yeux les deux buts à atteindre => on aboutit à la maxime de la sociologie d'Auguste Comte "ordre et progrès". Chez les insectes il y a l'un sans l'autre. Chez les Hommes il y a l'autre sans l'un.

"Avouons notre ignorance, mais ne nous résignons pas à la croire comme définitive. S'il y a pour les consciences un au-delà, je ne vois pas pourquoi nous ne découvririons pas le moyen de l'explorer. Rien de ce qui concerne l'Homme ne saurait se dérober de parti pris à l'Homme." => rappelons-nous que Comte déclarait à jamais inconnaisable la composition

chimique des corps célestes. Quelques années après on inventé l'analyse spectrale, et nous savons aujourd'hui, mieux que si on y étions allés, de quoi sont faites les étoiles.